

Christiane DUNOYER  
Ethnologue réalisatrice  
Docteur en Anthropologie Université d'Aix-Marseille I

## Quelques éléments d'ethnologie pour aborder la civilisation francoprovençale

Je pars de loin, car il est très important de fixer des petits éléments basiliars afin de bâtir sur du solide.

Si vous vous êtes inscrits à ce parcours de formation c'est parce que vous avez au fond de vous des questions sans réponses. Vous êtes un auditoire privilégié qui se pose des questions, qui cherche des réponses et qui pourra jouer un rôle important, peut-être décisif, dans le paysage culturel valdôtain. Alors ne soyez pas trop rapides à trouver la réponse, prenez le temps d'écouter et d'observer, et surtout de vous interroger peut-être pour la première fois sur des faits qui vous paraissaient normaux jusqu'aujourd'hui : il n'y a rien de normal ni d'anormal, tout est construction.

L'ethnologie n'a rien avoir avec l'œnologie (sic !)

L'ethnologie n'a rien à voir avec la passion pour les choses vieilles : cela c'est de l'archéologie ou de l'histoire ou de la brocante. L'ethnologie est la science qui étudie le fonctionnement des sociétés, la relation à l'autre telle qu'elle se construit dans son contexte social, les moyens grâce auxquels les êtres humains qui habitent un espace social s'accordent sur la manière de le représenter et d'y agir. Il est important de distinguer trois stades dans la discipline ou trois degrés différents d'approfondissement d'un même thème :

« Le passage de l'ethnographie à l'ethnologie puis à l'anthropologie révèle à la fois un emboîtement apparemment technique voire théorique et un processus de généralisation et de comparaison de plus en plus ample. » (Jean Copans)

Ethnographie : description soi-disant objective et neutre d'une population

Ethnologie : réflexion plus systématique et comparative à partir des matériaux de l'ethnographie

Anthropologie : méditation abstraite et universelle sur le devenir des cultures

Non seulement pour être anthropologue mais aussi pour être ouvert aux découvertes que l'anthropologie faite par quelqu'un d'autre peut vous offrir, il est indispensable de se libérer des a priori : non pas ajouter du savoir à votre savoir mais effacer tout et repartir sur de nouvelles bases, en sachant que ce que vous croyez savoir ce ne sont pas des faits sociaux ou culturels mais votre représentation de cette culture et de cette société.

Un exemple : les Alpes sont devenues un terrain de prédation et d'assujettissement culturel. C'est un fait moderne. Alors quand on analyse le langage et que l'on trouve un mot dans la plaine et dans les Alpes, on pense que c'est un mot qui a été imposé par la plaine : en réalité il fut une époque où le savoir alpin dévalait les pentes, jusque dans les plaines.

Voilà un exemple pour porter un petit bémol à la théorie diffusionniste utilisée à tout bout portant. Vous êtes porteurs ici d'un mini savoir local, je ne dis pas cela pour vous rabaisser, moi j'ai été toujours confrontée à la multiplicité des formes, je n'ai pas cette sécurité linguistique due à l'unicité d'une variante, j'ai trop réfléchi à la langue pour parler sans penser à comment dire : il s'agit de bribes d'un parler conséquent et exhaustif qui suffisait à lui-même et qui n'est plus suffisant, à cause de la concurrence des grandes langues de communication, de la hâte caractéristique de notre temps, de la conviction qui s'est insinuée dans la tête des locuteurs de moins en moins maîtres de la

langue qu'il s'agissait d'une langue incomplète et inadaptée à la réalité qui nous entoure. Ce mini savoir local dont vous êtes les dépositaires devra se nourrir de nouvelles compétences linguistiques, dans une optique dynamique et toujours perfectible.

Tout est représentation. Plus vous serez compétents en la matière et plus vous saurez prendre du recul, mieux vous pourrez transmettre et devenir un relai. Plus vous resterez dans vos représentations, plus vous aurez du mal à transmettre quoi que ce soit : sans le recul, pas de médiation possible entre deux visions du monde.

Un code linguistique ne sera jamais autre chose qu'une vision du monde : si on n'accepte pas cette idée, on pourra transmettre du vocabulaire, des règles grammaticales, mais pas le souffle vital sans lequel une langue comme un organisme vivant vit, se propage et fait jaillir des émotions. Ce que je viens de dire n'est pas anodin car chaque langue véhicule sa propre vision du monde et à son tour elle façonne les représentations de ses locuteurs.

Tout est représentation, on l'a vu. Et tout est dans la méthode :

- Il n'est pas de parole qui ne soit à contextualiser
- Il n'y a aucun fait qui aille de soi : tout demande une explication (arrêtons-nous sur le mot « explication »...)

Pour ce faire, il faut avoir les connaissances théoriques nécessaires (la littérature existante sur un certain nombre de thèmes, tout se rejoint en ethnologie, sans cloisonnements de sorte, transdisciplinaire, avec une vision le plus possible comparative).

Tenez, la notion de pureté. Chacun de nous a une idée de ce qui est pur. Mais la pureté existe-t-elle? Qui parle une variante pure ? Combien sont-elles les variantes ? A-t-on le droit de décider qu'une variante est meilleure qu'une autre ? Qui est un bon locuteur ?

Un ethnologue ne juge pas, ne porte pas de jugement moral : il constate et il explicite le non-dit, il contribue à la prise de conscience de ce ressenti qui n'a pas encore été dit. Un autre exemple : nous sommes dans une société travaillée par la passion antiquaire : tout ce qui est vieux vaut « parce que c'est vieux » et le prestige des choses vieilles retombe aussi sur ceux qui s'en occupent. Au cours des années 60 et 70 les vieux, ceux que quelqu'un pourrait définir les vrais Valdôtains, n'avaient pas cette passion antiquaire : ils avaient tellement trimé, connu la privation, la fatigue harassante, la peur, la mort, la maladie, la douleur, ils ont tourné le dos massivement au passé, ils ont parfois vendu leur terre, ils ont refusé de transmettre un métier qui voulait dire fatigue et désormais misère, ils ont préféré une table en formica plutôt qu'une vieille table en noyer toute vermoulue, ils regardaient de l'avant, ils voulaient le mieux pour leur progéniture. Avaient-ils tort ? Ce n'est pas du ressort d'un ethnologue de formuler un jugement de ce type, ce que fait un ethnologue c'est de mettre en exergue qu'à chaque génération les choses changent beaucoup plus qu'on ne le croit.

Le mythe du passé parfait, immuable. Le passé d'avant les transformations que nous avons connues, n'était ni immuable, ni « parfait », ni « authentique », il était différent et surtout il différait de lui-même de génération en génération.

Un exemple beaucoup plus vieux : les tenues vestimentaires. A chaque génération la mode changeait dans nos campagnes.

Se tourner vers le passé est un choix parmi d'autres : le passéisme qui caractérise notre époque est une réaction à un sentiment d'insécurité, c'est un refuge pour pallier au manque de réponses sur les questions d'actualité, c'est une manière pour ne pas s'impliquer dans le présent, exactement comme la passion pour l'exotique. Le passé devient un ailleurs.

Mais la question de l'identité valdôtaine aujourd'hui est là, sans réponse et les questions sans réponse sont un stimulant quand on a l'outillage pour aller chercher les réponses, mais si on ne dispose pas d'outils, c'est différent.

La représentation de la tradition qui a été enfantée ici comme ailleurs est certainement une réaction à ces questionnements sans réponse. La culture valdôtaine a subi des attaques prolongées et profondes, mais elle s'est doté aussi d'instruments pour se protéger : elle s'est

dite, décrite, codifiée pour RESISTER, mais résister ce n'est encore pas exister. La vie n'est pas facile lorsqu'on devient un emblème. Vivre, c'est-à-dire changer, contient une menace implicite, dans ce cas : ne va-t-on pas perdre le statut acquis ? Le vivre quotidien s'accroche à l'emblématisation qui en a fait l'ethnographie, la tentation du musée est omniprésente, la tradition devient dogme... Le discours identitaire ne prend plus son essor dans l'entrelacs des pratiques et des savoirs, mais dans un espace imaginaire se rétractant toujours plus de la réalité, toujours plus en contradiction avec celle-ci, engendrant une absence troublante de systèmes référentiels crédibles. Un nouvel élan dans les études ethnologiques est à préconiser, afin de jeter des ponts entre des systèmes de représentations soumis à la cristallisation et le vécu quotidien.

Encore un exemple : la notion de surnaturel n'est pas universelle, elle s'est imposée dans la civilisation occidentale en même temps que le concept de sciences naturelles. Au domaine de la nature, observable par les méthodes scientifiques, s'opposerait celui de l'imaginaire, des mythes et des superstitions. Depuis, l'Occident éprouve quelques difficultés à affronter la part irrationnelle de l'homme. Il y arrive grâce à l'œuvre des artistes, à quelques philosophes, à la psychanalyse et aux autres formes de rationalité proposées par l'anthropologie. Et nous, qui avons une des ces formes différentes de rationalité, juste derrière nous, peut-être encore partiellement chez nous, que voulons-nous en faire ? La regarder de haut en bas comme une charmante tradition de famille, tout en croyant encore au mensonge de la supériorité de la pensée rationnelle occidentale ? L'anthropologie n'est pas conciliable avec l'eurocentrisme. « Dans l'anthropologie prérelativiste, les Occidentaux se représentaient comme supérieurs à tous les autres peuples. Le relativisme a remplacé cette détestable barrière hiérarchique par un apartheid cognitif : si nous ne pouvons pas être supérieurs dans un même univers, que chaque peuple vive dans son univers à soi. (...) Ils protègent ainsi le sentiment de leur propre identité » (Dan Sperber, *Le savoir des anthropologues*, p.83)

Selon Sperber il y a deux types de croyances, à savoir les croyances factuelles et les croyances représentationnelles. Ces deuxièmes, ce sont des croyances culturelles, « des représentations acquises par le biais de la communication sociale et acceptées en fonction de l'affiliation sociale » (p78). Le contenu des croyances apparemment irrationnelles est bien semi-propositionnel. Dans certains ce sont bien les indigènes eux-mêmes qui le disent, plus souvent le caractère semi-propositionnel est reconnu implicitement : « considérer que la bonne interprétation des croyances est un secret perdu, un secret à découvrir, ou les deux à la fois, c'est distinguer la croyance de son interprétation. » (p.79)

## Anthropologie du langage

Le langage peut se lire et s'interpréter comme un fait social à part entière.

### - **Ce qu'on dit...**

Un article paraît en 1903 « Les classifications primitives », signé Durkheim et Mauss, qui attire l'attention sur les mises en ordre intellectuelles du monde.

Sous l'influence de la linguistique, on parlera bientôt de codifications symboliques : tous les peuples classent les espèces (végétales et animales), les éléments et les substances de la nature, les phénomènes climatiques, etc en différentes catégories.

L'hypothèse émise au cours des années 50 par Sapir et Whorf (qui étaient linguistes et anthropologues) fait encore discuter de nos jours. Selon eux, il existe une relation nécessaire entre les catégories et la structure du langage et la manière dont les humains appréhendent le monde. Ainsi la langue des Indiens Hopi s'intéresserait au mouvement plutôt que, à l'image des principales langues européennes, aux choses.

De nombreux autres chercheurs ont poursuivi dans cette direction.

### - **... et comment on le dit**

Parler ou écrire ce n'est pas la même chose. Sauf exceptions, exceptions méritoires certes, mais ça reste des exceptions, et récentes qui plus est, le francoprovençal est une langue orale, ce qui n'empêche bien sûr pas d'en faire une langue écrite, mais cela est du ressort de la volonté des locuteurs ou des politiques, moi, je me borne à analyser.

Parler, implique un interlocuteur qui écoute et qui est censé parler à son tour. Ecrire implique l'espoir plus ou moins fondé qu'il y aura un lecteur, mais on ne peut pas savoir qui lit ni quand, parce que dans l'écriture il y a une notion de durabilité qui n'existe pas dans le langage parlé (verba volant...). Parler est lié à un contexte, l'écriture décontextualise : on écrit pour quelqu'un qui n'est pas à côté de nous, qui ne voit pas ce que nous indiquons, qui a ou n'a pas nos mêmes systèmes de références, nos mêmes systèmes de valeurs.

Donc, dans un échange en francoprovençal il se passe certainement quelque chose de différent que ce qu'on pourrait enregistrer si la langue parlée était une autre. Les systèmes de références changent, de même que les pratiques allusives, les jeux de mots...

Un village du pays d'oc, dans les Alpes maritimes : les bistrotts étaient très vivants, il se pratiquait un genre d'humour très typé, qui faisait partie de la convivialité de l'endroit, de la sociabilité villageoise, une marque identitaire balayée du jour au lendemain avec l'occitan, parce que les mêmes locuteurs en passant au français ne pouvaient pas reproduire les mêmes stratégies de communication.

Dans la communication, en plus du message brut, il y a deux composantes présentes à chaque fois dans un dosage différent : moi et l'autre. Le locuteur veut, bien sûr, faire passer un message principal, mais il veut aussi exprimer une certaine idée de soi-même et de celui auquel le message est adressé.

En parlant patois, étant donné sa richesse de variétés locales, on peut dire beaucoup plus sur soi-même qu'en langue standard: voilà la plus grande richesse du patois, qui dévoile d'une manière incroyablement profonde l'identité de celui qui s'exprime (je dirais même le « feuilletage

identitaire » du locuteur qui ne se contente pas de se dire « valdôtain », mais veut affirmer son identité communale, parfois son identité villageoise). En choisissant une certaine variante locale (communale, parfois, d'un village) on dit qui on est, d'où l'on vient, à quelle micro-communauté on appartient, à quelle famille parfois. On peut aussi choisir une variante à l'intérieur d'une communauté pour déclarer qu'on appartient à celle-ci ou bien pour être en syntonie avec celle-ci tout en mettant en avant qu'on n'appartient pas à celle-ci. Ou bien on va utiliser une variante locale pour s'approprier une identité locale qui pour n'être pas la nôtre a été quand-même privilégiée pour une question affective ou d'opportunisme.

D'ailleurs peut-on simplement choisir une identité ou bien faut-il forcément être accepté par les détenteurs de cette identité ? Qu'est-ce qui fait la légitimité d'un détenteur et la légitimité de son jugement, de son ouverture à l'étranger ou de son refus ? Comment faut-il agir pour ne pas être un usurpateur, dans une communauté tellement généreuse et pourtant devenue méfiante à force d'usurpations, et à force de mépris ? Faut-il toujours attendre d'être coopté, quand on sait qu'on ne le sera pas (simplement parce qu'on ne peut pas croire qu'on s'intéresse à tel point à cette culture ou bien parce qu'on continue à percevoir une distance qu'on ne sait pas nommer, mais qui dérange, offense ou nous met mal à l'aise) qu'on attend et qu'on désire au plus haut point qu'on vous ouvre les bras et qu'on sera vraiment reconnaissant ?

Parfois, c'est l'interlocuteur qui est mis en avant dans les choix linguistiques : dans le but d'établir une complicité plus forte, ou bien inversement dans le but de refuser une complicité naturelle, due au partage d'un code linguistique ou de normes culturelles ou d'un sentiment d'appartenance communautaire qu'on ne veut pas prendre en compte.

Parfois c'est le souci de se faire comprendre qui prime, alors on privilégie le message principal et la possibilité de communiquer facilement au plus grand nombre, alors le locuteur peut gommer ces micro-différences, ces informations sur le moi, au profit de formes plus générales, voire au profit de la forme parlée par son interlocuteur, mais toujours selon ses compétences linguistiques, ses expériences, sa sensibilité.

Ces différents états d'esprit, qui règlent la communication en francoprovençal, selon les locuteurs, selon les circonstances, peuvent coexister et doivent être identifiés, reconnus et légitimés, car cette gamme de choix, qu'il est toujours possible d'activer, représente un plus dans la communication à l'échelle francoprovençale, en particulier à l'échelle valdôtaine où tous les parlars locaux sont vivants où en se rencontrant dans le train ou à Aoste ou ailleurs on bavarde en tentant de deviner de quelles communes est originaire notre interlocuteur.

## **Les nouveaux patoisants**

Je suis maître en ethnologie et docteur en anthropologie, je ne suis pas sociologue. Cependant comme l'ethnologie se trouve au carrefour de plusieurs disciplines, on ne peut souvent pas faire l'impasse sur les données de la sociologie là où elles sont disponibles.

Une enquête sociolinguistique du francoprovençal prendrait en compte tout le domaine francoprovençal et apporterait des données numériques à des questions de ce type :

- Combien de locuteurs francoprovençaux ont moins de 20 ans en 2012 ?
- Combien de jeunes au-dessous de 20 ans ont des compétences passives en francoprovençal en 2012 ?
- Combien de ceux-ci passeront à l'acte un jour ?
- Combien de ceux-là, les locuteurs actifs, ne parleront pas francoprovençal avec leur famille future ?

Avons-nous envie de connaître ces nombres ? peut-être pas sinon des enquêtes sociolinguistiques auraient été organisées, comme cela existe auprès de nombreuses minorités linguistiques européennes.

Une enquête promue par la Fondation Chanoux en 2002 nous fournit quelques données intéressantes, mais c'est loin d'être complet et surtout cela date désormais de 10 ans.

En 2010 je me suis intéressée de près à un phénomène social qui me paraissait très intéressant ici : il s'agit du phénomène des nouveaux locuteurs francoprovençaux dont je veux vous entretenir car vous serez amenés à vous confronter à des apprenants, à leurs motivations et à leurs attentes.

Après la stigmatisation des locuteurs francoprovençaux, les interdictions, les complexes d'infériorité, lorsque la globalisation battait son plein, dans un panorama en pleine transformation, dans la mouvance de sauvegarde du patrimoine culturel et de résistance au temps qui passe et à l'oubli, un phénomène nouveau marque une petite et timide inversion de tendance au sein des pratiques quotidiennes et des représentations autour de la langue autochtone.

Des alloglottes, natifs ou non natifs, ont commencé à manifester un intérêt pour la culture valdôtaine et pour son patrimoine linguistique, en influençant de retour le regard du locuteur natif sur sa propre tradition linguistique.

Certes, l'existence d'apprentis locuteurs de francoprovençal (le terme de nouveaux patoisants que nous avons proposé traduit assez fidèlement la réalité que nous vivons, où le terme de patoisant est tout simplement synonyme de locuteur de francoprovençal, sans connotation négative) n'est pas une nouveauté absolue : au fil des siècles des étrangers s'installaient parfois dans les villages et s'adaptaient au parler local probablement, comme le prouvent l'étude des généalogies et des patronymes ainsi que l'histoire des mouvements migratoires, mais les systèmes de représentation de la langue parlée, du village, de l'étranger ont radicalement changé avec l'avènement de la modernité, si bien que ces nouveaux patoisants diffèrent totalement de leurs prédécesseurs, par leur statut, leurs motivations et leur manière de se représenter leur parcours d'apprentissage et la langue qu'ils apprennent.

## Description de l'enquête.

### Les résultats

C'est probablement à partir des années 90, que l'approche au francoprovençal se transforme, notamment en ce qui concerne le statut du locuteur et les représentations de la langue. L'école populaire de patois a certainement joué son rôle, mais plutôt que le déclencheur du processus, il nous semble plus correct de l'envisager comme l'aboutissement d'une tendance auparavant dispersée et peut-être comme l'élément décisif ayant accéléré la définition du processus.

Un exemple : il y a 15 ans, en s'adressant systématiquement en francoprovençal à des inconnus on recevait souvent une réponse piquée du type « parli italiano che non capisco », maintenant une réaction de ce type est rare, tandis qu'il arrive souvent de sentir le regret de l'autre côté et une envie de s'approcher « mi dispiace, lo capisco ma non lo parlo, pero lei parli pure patois, se le fa piacere ».

Toute pratique langagière, n'étant jamais finalisée à elle-même, constitue un point de départ dans un mécanisme de construction de l'individu qui dialogue avec les représentations d'une collectivité dans laquelle il veut fusionner en partageant certaines valeurs communes.

Si autrefois le nouveau locuteur risquait de se faire railler violemment pour avoir voulu tenter de prononcer quelques mots en francoprovençal, en se faisant ainsi rejeter dans le camps adverse, le point de vue des locuteurs a évolué : au dire des apprenants ayant fait l'objet de l'enquête, les locuteurs apprécient visiblement l'effort et même se réjouissent de voir quelques petits signes qui laisseraient imaginer une contre-tendance par rapport à la perte de vitesse que connaît le francoprovençal depuis quelques décennies. Il existe tout de même, dans certaines franges de la population, une idée du cloisonnement de cette culture, une notion de langue interne à un groupe : alors, parler patois équivaut avant tout à une affirmation identitaire plutôt qu'à l'exercice d'une communication verbale, parler serait transmettre un message, mais ce dire quelque chose serait surtout un dire quelque chose sur soi-même, ayant un rapport avec son identité plutôt qu'avec le message explicite.

En effet, un choix linguistique n'est pas qu'une pratique langagière, mais répond à des questions d'une plus vaste portée.

La question de l'intégration, par exemple. Est-il légitime de parler d'une société au singulier avec tous ces différents cas de figure, compétences linguistiques différentes, identités différentes, ancestralités différentes, ce qui affecte plus ou moins la vie au quotidien, dans la perception du territoire et des rapports interpersonnels ? A l'heure actuelle, l'italien est l'élément fédérateur : c'est la langue véhiculaire à l'intérieur de l'école depuis la maternelle et connue de tout le monde, dans toute la société, le français est perçu comme un choix idéologique, donc parfois mal reçu, très peu parlé, tandis que le patois, auparavant méprisé, chargé maintenant d'une idéologie positive, légitimé par l'usage dans la vie quotidienne de relation, devient l'exutoire par lequel s'exprime l'identité valdôtaine pour un certain nombre d'informateurs (pour quelqu'un d'autres, le patois ne parvient pas à lui seul à tout exprimer de l'identité valdôtaine).

Une nouvelle société, qui est le produit de la modernisation et de l'urbanisation des mœurs et des brassages culturels de ces dernières décennies, est peut-être en train de naître, à condition qu'elle sache créer une unité dans le partage et que toutes les parties puissent jouir des mêmes droits, sans jamais se sentir minorisées.

Si les Valdôtains cessaient de se sentir attaqués, ils arrêteraient leur démarches défensives et au lieu d'investir leurs énergies dans la résistance, ils pourraient les placer dans quelque chose de plus créatif, afin d'exister.

Une société capable de faire une cohésion en fusionnant des valeurs nouvelles et des éléments liés au territoire, en allant chercher dans le patrimoine ancestral ce qui paraît plus vrai et plus authentique à une lecture contemporaine, plus facile à amadouer, plus facile à bricoler parce que sans connotations négatives. Le francoprovençal n'est plus guère pratiqué (ni probablement praticable) comme langue véhiculaire exclusive, comme le voudrait peut-être une catégorie de locuteurs francoprovençaux qui dit être à son aise en parlant le francoprovençal plus que toute autre langue et qui ne peut véritablement concevoir des relations interpersonnelles par le biais d'une autre langue sans avoir le sentiment de faire une concession à l'interlocuteur et de sacrifier par là une partie de sa puissance expressive. Il s'agit de locuteurs actifs, ayant fait le choix de parler exclusivement le francoprovençal à leurs enfants s'ils en ont, ayant un cercle d'amis et de connaissances dont la langue véhiculaire est massivement le francoprovençal, qui disent avoir recours au francoprovençal en tant que moyen privilégié d'exprimer exactement leur pensée et leur sentiment du moment, sans filtres, « sans que l'idée doive transiter par le cerveau avant de sortir », selon l'expression de l'un d'eux.

Nous assistons donc probablement à la naissance d'une catégorie de locuteurs ou d'apprentis locuteurs envisageant le francoprovençal comme un moyen de communication complémentaire à leur épanouissement personnel, leur permettant de pénétrer dans un certain environnement social, de renforcer leur identité, d'atteindre certaines valeurs culturelles. Comme si le francoprovençal devenait un peu la clé pour sortir de l'individualisme des relations urbaines (l'urbanisation des mœurs ayant atteint le sommet des montagnes, tout le monde est concerné), du vide identitaire provoqué par la globalisation, du manque de repères stables typique de la société de consommation, une sorte de promesse d'évasion à laquelle on peut faire appel de temps en temps ou plus souvent, à son gré, ce qui nous suggère une autre question, éthique cette fois : a-t-on le droit d'entrer et de sortir à son gré d'une communauté de langue, quand elle serait aussi une communauté d'esprit ?

Il ne s'agit pas de composer un hymne de victoire en l'honneur du francoprovençal, au moment même où la société valdôtaine globalisée et la société globale tout court s'apprêtent à sonner le glas de cette langue vieille de siècles, tout en la considérant massivement comme le symbole le plus parlant de la tradition valdôtaine, au même moment où les locuteurs francoprovençaux avouent leur impuissance face à l'avancée des grandes langues de communication. Malgré ce recul indéniable, il est possible que le francoprovençal sache se découper un nouveau rôle dans le panorama social et culturel à venir, dans la vie quotidienne d'individus de plus en plus confrontés au plurilinguisme dès leur plus jeune âge.

Seule l'ouverture au partage permet le dialogue et seul dans le dialogue le francoprovençal, comme tout autre patrimoine culturel, puisera cette énergie nouvelle qui lui permettra peut-être de demeurer vivant en poursuivant une trajectoire qui lui appartient complètement. A la société valdôtaine de choisir le rôle qu'elle voudra jouer dans la détermination de son propre avenir.

#### De nouvelles modalités de transmission.

Un nouveau statut est à préconiser pour ces langues qui ne sont pas parmi les grandes langues de communication : d'un monolinguisme généralisé on évolue vers un plurilinguisme sélectif et volontaire.

## **Conclusion**

Ne vous cantonnez pas à ce cours, si le cœur vous en dit, sachez qu'il faut aller plus loin si on veut aller en profondeur et seul une formation académique rigoureuse et prolongée dans le temps pourra vous donner les instruments pour maîtriser ces problématiques. On ne peut s'improviser ethnologue pas plus qu'on peut s'improviser spécialiste en aucune autre matière.

Celui qui connaît sa culture de l'intérieur ne sera pas meilleur ethnologue car il n'aura pas le recul nécessaire pour pratiquer l'étonnement, s'il n'aura pas au moins fait ses preuves sur un terrain lointain (ce genre d'expérience scientifique étant fondateur).

Sachez cependant que le Centre d'Etudes francoprovençales que je préside et qui a son siège à Saint-Nicolas est là pour soutenir et pour répondre à vos questions et à vos attentes. Au Centre nous n'avons pas peur de donner et de partager :

**La lumière de la chandelle ne diminue en rien encore que plusieurs y viennent allumer leurs flambeaux**